

Souvenirs de 1870

Autor(en): **Nel., J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 49

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214297>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE BLOC LATIN

LE « bloc latin », voilà, semble-t-il, un bien gros mot. Il a même quelque chose d'offensif, à première vue. Ce n'est qu'une apparence. C'est le mot de la situation. Plus que jamais, il est nécessaire de serrer les rangs, entre Suisses latins. Et c'est le moment psychologique. L'occasion unique qui nous est offerte de constituer ce bloc ne se représentera peut-être pas de longtemps. Ne nous exposons donc pas au regret de l'avoir laissée échapper.

Et pour louables que puissent être certains scrupules susceptibles de nous faire hésiter, n'ayons pas la faiblesse d'y céder. On ne nous en saurait, du reste, aucun gré, il faut bien se le persuader. Il est des cas où il importe de causer haut et ferme pour être écouté et pour réussir. Le cas présent est de ceux-là.

Assez longtemps, sous prétexte que nous étions une minorité, on nous a traités en petits garçons qui n'avaient qu'à se soumettre; assez longtemps on n'a écouté que pour la forme nos justes revendications. Il a fallu la guerre pour que la Suisse latine, plus clairvoyante, plus indépendante et restée plus Suisse aussi, en l'occurrence, reprenne, par la force des choses, dans le faisceau helvétique, la place à laquelle elle a droit et qu'elle n'aurait jamais dû laisser usurper. D'avoir, entre Suisses latins, senti de la même façon, partagé les mêmes craintes, les mêmes appréhensions, les mêmes indignations, les mêmes enthousiasmes, durant ces quatre années, d'avoir marché la main dans la main, quels résultats encourageants n'avons-nous pas obtenus. Inutile de les rappeler. Chaque jour, du reste, nous donne un peu plus raison, confirme notre bon droit. Nous pouvions nous en féliciter et en féliciter le pays tout entier. Et peut-être a-t-on pu dire, non sans quelque raison, que dans le grand conflit auquel nous venons d'assister et dont nous avons été miraculeusement préservés, bien qu'au centre même de la fournaise, la Suisse latine a sauvé la Suisse.

N'en tirons pas vanité. Nous n'avons fait que notre élémentaire devoir.

Maintenant, la guerre est finie. Dans le mystère des chancelleries la paix s'élabore. D'autres ont plus à espérer ou à craindre que nous des traités qui sortiront des délibérations du congrès de la paix. Tout ce que nous demandons, d'ailleurs, c'est qu'on nous laisse demeurer ce que nous sommes, mais qu'on nous donne toutefois de nouvelles et nécessaires garanties de sécurité matérielle, économique et morale, qui nous permettent de poursuivre, mieux encore que dans le passé et en pleine liberté, l'évolution graduelle et normale de nos institutions démocratiques et la réalisation, aussi rapide que possible, des progrès sociaux qui est leur naturelle conséquence.

Une de nos premières tâches sera de dissiper tout à fait les malentendus, les dissensions que la guerre a causés dans notre pays. Il y a entre les deux Suisses un fossé; le nier serait puéril et dangereux; il est plus sage de le combler. Pour cela, il faut pouvoir discuter d'égal à égal. Or la constitution du « bloc latin » peut seule assurer cette égalité, sans laquelle il ne saurait plus, désormais, y avoir entente entre nous.

Dans le domaine des sociétés, aussi bien que dans le domaine politique, nos justes droits et intérêts étaient méconnus. C'est pourquoi nombre de celles-là ont dû, pour sauvegarder efficacement ces droits et ces intérêts, se grouper en fédérations ou associations romandes. Il faut tendre de plus en plus à ces groupements dans les sociétés où ils n'existent pas encore.

En politique, de même, nous devons nous unir plus étroitement entre Latins, réprimer certaines rivalités mesquines de clocher, afin d'éviter toute fissure dans le bloc.

Alors, ce bloc réalisé, nous reprendrons sur un pied de juste égalité la conversation avec nos chers Confédérés, desquels nous n'avons jamais songé à nous séparer et avec lesquels nous ne demandons certes pas mieux que de vivre en bonne harmonie et de travailler de concert au bien et à la prospérité de notre Suisse, toujours aimée.

Mais pour que la paix et la bonne entente règnent dans un ménage, il faut égalité des droits et mêmes possibilités de défendre et de réaliser ceux-ci.

A cette condition, il y aura encore de beaux jours pour la Suisse!

J. M.

Au théâtre. — Une société d'amateurs étudiait depuis longtemps une comédie du temps de Louis XIV; on avait confié le rôle de l'arbin à un beau garçon, mais un peu bête; il avait la phrase suivante à prononcer: « Madame la comtesse, le feu d'artifice v'a être tiré », au lieu de cela, et très emprunté, il crie: Ma... Ma... dame la comtesse, le feu d'artifice v'a être tiré... Eclats de rire de toute l'assistance. — C. P.

Jean-Louis aux frontières. — Une bonne aubaine pour les amateurs de franche gaîté vaudoise! MM. Mandrin, Desoche, Chamot et leurs joyeux camarades de La Muse vont interpréter le dernier grand succès « Jean-Louis aux frontières » pièce villageoise en 4 tableaux de M. Marius Chamot, musique de M. Gustave Waldner, dont les seconde et troisième représentations auront lieu au Grand Théâtre demain samedi et mardi, à 8 heures. C'est une pièce à voir et où l'on rit trois heures durant.

GNAGNOTON ET LÈ RENAILLE

L'AVAI bin travaillé Gnagnoton, quasu tot l'âoton, et l'avai gagni doze pice. N'étai pas tant doze pice, fâ soixanta francs, mâ po Gnagnoton, cein l'étai gros por cein que gagnive pas tant ein on iâdzo. N'avai rein zu de pllie pressâ à fère que de fère ribotte on par de dzor, iô l'a bo et bin netteyi quatro pice.

Tot parâi onna né, que l'étai maffi de bâire dai quartette l'a voliu botsi et décide d'allâ dremf dein onna croûte carrâie que lè dzein lâi demorâvant pe rein du grand temps. Po bin vo z'espliquâ l'étai on carcagnou que vegnâi avau. S'eimmode dan. Dèvessâi passâ vè onna mollie qu'on lâi desâi la Mollie-âi-Renaille, que l'étai tant marais qu'on lâi oyâi tsantâ lè bot tota la né.

Quand lè que Gnagnoton fut vè ellia Mollie, lâi vint idée de comptâ diéro de pice lâi restâve. S'arrête dan on momeint, sè tint asse drâ qu'on commi d'exercico, bete sè man dein sa catsetta de gilet, trâove lè pice, lè preind avoué lè doû dâ et sè met à lè comptâ su son autra man.

— Iena! duve! trâi! quatro! cinq! si! sat! houï! Oï, m'ein reste houï.

Justo à sti momeint, onna renaille, que l'étai prau su gatollia pè on renailon, sè met à tsantâ, avoué onna voix hiauta, onna voix de renaille:

— Nâo! nâo!

Gnagnoton sè revire, et fâ dinse:

— Quemet nâo! Mè ie dio qu'ein a houï.

— Nâo! nâo! desâi la renaille.

Gnagnoton repreind lè pice, lè ludze avoué lè dâ, lo pâodzo su lo lètse-potse et lo grand dâ, et recoumeince à comptâ:

— Ion! dou! trâi! quatro! cinq! si! sat! houï!

— Nâo! nâo! fâ la renaille.

— Cò è-te que dît nâo? fâ Gnagnoton.

Et lo vaîté que revire la tita oncora on iâdzo, que repreind lè pice et que compte:

— Ion! dou! trâi! quatro! cinq! six! sat! houï!

— Nâo! nâo! fâ la renaille.

— Eh! t'einlèvâ avoué ton nâo! que repond Gnagnoton tot ein colère, tè dan! comptâ tèm-magno, serpeint dâo diabblio, po vère s'ein a pas houï.

Et quemet on einradzi, ie l'accoût lè pice dein la gollie.

MARC A LOUIS.

SOUVENIRS DE 1870

LA journée impressionnante, à tant de titres, du 11 novembre 1870, met un peu le point final à la période tourmentée que nous a valu la formidable guerre déchaînée par la Prusse qui, en 1870, au contraire, recevait l'ultimatum de la France de Napoléon III. De nombreuses familles françaises étaient, déjà alors, venues nous demander l'hospitalité et quand les malheureux soldats de Bourbaki furent évacués, nous autres, gamins de sept ans, nous courions après les déménageuses de Perrin, avec des plaques de chocolat, des cigares, d'autres riens, des piécettes, pour donner à ces braves gens la preuve de notre sympathie, avant qu'ils partent de l'autre côté du lac, à Evian, à Thonon.

Et puis, ce fut la Commune. Des « communards » vinrent s'installer aussi chez nous. Ils n'aimaient certes pas l'Allemagne et ils avaient la foi. Nous nous souvenons d'un couplet qu'ils nous apprirent presque sur leurs genoux.

Bis-mark, si tu con-ti-nu's, De tous tes Prus-

siens Tu n'en au-ras guè-re, Bismark, si tu con-ti-

nu's, De tous tes Prus-siens Tu n'en au-ras plus.

Un souvenir du siège de Paris semblait aussi les poursuivre.

Le voici, dans sa voix mélancolique et optimiste tout à la fois.

Des bif-teks il s'fait, Bif-teks il s'fait, Bif-teks il

s'fait, Il s'fait Des bif-teks il s'fait, Bif-teks il

s'fait, Bif-steks il s'fait, il s'fait.

De quels biftexs s'agissait-il? On ne le disait pas, mais il s'en faisait. La bonne humeur des Parisiens, qui ne s'est jamais démentie, même aux jours des grosses Bertha, suppléait aux lacunes du ravitaillement et les cuisiniers accomplissaient des prodiges.

Enfin, n'est-ce pas le cas aujourd'hui de rappeler la chanson que nous entendions alors et qui est restée dans le calepin de maint amateur.

Vous n'au-rez pas l'Al-sace et la Lor-rai-ne,

Et mal-gré vous nous res-te-rons Français; Vous avez

pu ger-ma-ni-ser la plai-ne, Mais no-tre cœur,

vous ne l'au-rez ja-mais.

Il semble que l'entrée récente des Français à Colmar, à Metz, à Mulhouse, ait prouvé qu'en effet, le cœur de l'Alsace et de la Lorraine était en dépit de tout ce qu'on nous disait, resté français.

J. NEL.